

**Quelques poèmes du recueil *Délivrance du souffle* de Claude Vigée,
traduits en allemand par Helmut Pillau¹**

Einige Gedichte aus der Gedichtsammlung *Délivrance du souffle* von Claude
Vigée ins Deutsche übertragen von Helmut Pillau

*Dédicace*²

Aux compagnons de jeu
 aux complices du feu
 rencontrés dans le vent
lorsque la terre tremble
sur le seuil du désert,
 parole du survivant :
je me ferai qui je serai
déjà gronde dans mon silence
ce feu sauvage, enfoui
sous les monts du déluge.

Est-ce notre foyer futur
ou seulement
cendre
scories
traces du feu ancien
couvant sous nos décombres ?

Sans quoi,

suspendu dans le vide,
moi qui jamais n'eus lieu
en passant je serai
ombre éclairante sur
la pourpre de quelques visages obscurs.

¹ Cité selon : Claude Vigée, *Jusqu'à l'aube future*. Poésies complètes (1950-2015), *Peut-être* N° 9 - Numéro spécial de Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée, janvier 2018.

Le traducteur remercie Martine Blanche et Andrée Lerousseau pour leur relecture attentive.

² *Ibid.*, p. 279.

Widmung

Den Gefährten des Spiels
den Komplizen des Feuers
im Wind begegnet
wenn die Erde bebt
über der Schwelle der Wüste,
Wort des Überlebenden:
ich werde mich zu dem machen, der ich sein werde
schon rumort in meinem Schweigen
dieses wilde Feuer, unter
den Hügeln der Sintflut begraben.

Ist das unsere künftige Herdstätte
oder nur
Asche
Schlacke
Spuren des alten Feuers
unter unserem Schutt schwelend?

Was sonst,

in der Leere schwebend
ich, der ich niemals Fuß gefasst habe
im Vorübergehen werde ich sein
ein erhellender Schatten
auf der Röte einiger
dunkler Gesichter.

Les noyaux pulsants de la poésie³

À l'illumination du dehors ne cesse de répondre, libre et différée – initiale elle aussi, à la manière lente, infiniment patiente des amants – la lumière engendrante qui tombe sur les figures du rêve, du plaisir charnel et de la mémoire.

Ce ne sont pas mes souvenirs que je cherche, ni les choses en soi, que je dis, mais l'émergence depuis longtemps poursuivie d'un commencement lumineux en moi, qui se propage comme il veut à travers la sphère trouble du visible. Un Buisson Ardent, voilà le trésor que je dois exhumer – par quelle poussée obscure de mon esprit ? – du tas de décombres de la mémoire. Pour moi il existe un sapin de Noël qui flambe dans tous les décembres, s'arrache aux lieux innombrables où je suis présent à l'espace. Figure surgissante de l'être ignoré en moi, devenu conscience lumineuse face au monde qui resplendit alors sous mon regard. L'attente, la vision jubilante, la perte et le deuil de cette incandescence trop vite éteinte, voilà le contenu de ma quête à travers les vagues pétrifiantes du temps. Au long des années, jusqu'à aujourd'hui, je n'ai rien fait d'autre que guetter, saluer, pleurer la colonne mouvante de la lumière. Ô douce chaleur de l'illumination première, fête et science d'un jour unique qui embrasse à la fois l'arbre étoilé du dehors et la racine de phosphore mystérieusement ramifiée au plus noir de moi-même ! Je suis et je connais un feu parallèle à mon temps de vie patiemment écoulé dans la fluctuante pénombre. L'épreuve en moi de l'existence ne s'est pas profilée sur un plan de ténèbres absolues. Projetée vers un écran irradiant, mon expérience intérieure s'est dessinée presque tout entière contre un fond de soleil sous la mer. L'épaisseur océanique de ma durée a été balayée de fulgurations fugitives et incertaines, parcourue par des bras de lumière lointaine, éclairée par les subites montées d'une lave viscérale. Sous la masse obscure et vaguante des eaux, l'origine rayonnait encore comme la bouche d'un volcan qui n'a jamais oublié la pourpre intense de l'éruption. En dépit des éclipses, des retombées de flamme, des longs égarements dans un marécage de cendres, la confiance a été maintenue, et sauvegardée la joie qui m'enracine encore dans l'être opaque du monde.

Ce qui se trouve à l'ouverture de la vie est plus fort que les écarts dont ensuite elle se comble, les distances qu'elle semble s'imposer pour mourir. De là vient en nous l'élan de la fidélité, c'est vers là qu'elle pointe – afin qu'on ne renie pas le commencement lumineux. Mais qui le sait, qui s'en soucie ? Le chemin oublieux du mépris de soi et des autres paraît tellement plus fréquenté... Nous autres, nous voyageons en toute petite compagnie. Suffisante, faut-il croire, pour ne pas demeurer en souffrance, seul et de trop, cloué sur place. Toujours une splendeur germe et ressuscite, éclairant par en dessous la totalité vivante de mon âme à chaque heure véridique de son règne. Hier, aujourd'hui, demain sans doute encore, une luminescence venue de la base de mon être traverse, au moindre éveil de ma conscience qui se saisit en voyant l'aurore grandir sur les monts de Judée, la somme achevée et déjà à refaire de mon existence.

Cette clarté fondatrice, qui illumine à partir du tréfonds les figures et les incidents de mon voyage humain, je me sens porté par un instinct qui ne trompe point à la réfléchir aussitôt dans mes actes et mes paroles fragiles. L'œil, le sexe et la voix l'accomplissent en même temps dans la pensée, dans l'œuvre d'amour, dans le poème circonscrit. Par eux se transmet un savoir opératoire tiré de ma fibre la plus secrète. Le sens très simple de cette conversion peut se lire, si vraiment tu en as le souci, au cœur net de ma formule. Une science pratique de la

³ *Ibid.*, p. 279-280.

manifestation sort du laboratoire primitif de ma conscience. À travers les ruptures surmontées, retournant esprit et corps par la parole qui donne forme et qui libère, un nouveau commencement s'accomplit, sciemment cette fois-ci – le commencement authentique de ta personne –, retour librement consenti vers la substance transfigurée. Pour toi aussi, mon œil découvreur du feu est devenu source de la vérité guérissante : âme lavée de toute culpabilité, ressoudée par le fond, soustraite enfin au mépris de toi-même, tu t'es recouvrée, en même temps que le monde, au niveau vierge de l'origine, réalisant pour la première fois *en toi* l'inceste heureux qui rend possible ton mariage avec les créatures figurées de l'espace, suivant le tourbillon mesuré des oiseaux du matin.

Die pulsierenden Kerne der Poesie

Zur Illumination der Außenwelt wirkt stetig, frei und flirrend, das erweckende Licht – ebenso lebenspendend wie die sanfte, unendlich geduldige Weise der Liebenden –, das auf die Gestalten des Traums, der körperlichen Lust und der Erinnerung fällt.

Mir geht es nicht um meine Erinnerungen, noch um die Dinge an sich, sondern nur um das schon seit Langem ersehnte Auftauchen eines leuchtenden Anfangs in mir selbst, der sich eigensinnig durch die trübe Sphäre des Sichtbaren hindurch entfaltet. Es drängt mich, den Schatz eines Brennenden Dornbuschs – aufgrund welchen dunklen Antriebs meines Geistes? – aus dem Abfallhaufen der Erinnerung auszugraben. Mir steht ein Weihnachtsbaum vor Augen, der in allen Dezemberräumen strahlt, der sich zu unzähligen Orten hin losreißt, an denen ich räumlich präsent bin. Eine hervorbrechende Gestalt des in mir bislang ignorierten Seins, nunmehr leuchtendes Bewusstsein gegenüber einer Welt, die sodann unter meinem Blick erstrahlt. Die Erwartung, die überschwängliche Vision, der Verlust und das Betrauern dieser schnell wieder verlöschenden Glut bilden den Inhalt meiner Suche inmitten der versteinernen Umschwünge der Zeit. Im Laufe der Jahre, bis heute, habe ich nichts anderes gemacht als das Aufblitzen des Lichts zu belauern, zu begrüßen und zu beweinen. O süße Wärme der anfänglichen Erleuchtung, Fest und Erkenntnis eines einzigartigen Tages, der gleichermaßen den besterntesten Baum von draußen und die Wurzel aus Phosphor umfasst, die sich in der tiefsten Schwärze meines Ichs verzweigt! Ich bin und ich kenne ein Feuer, parallel zu meinem ruhig im schwankenden Halbschatten verlaufenden Leben. Die Beglaubigung meiner Existenz enthüllt sich nicht vor dem Hintergrund absoluter Finsternisse. Auf eine strahlende Bildfläche geworfen, zeichnet sich meine innere Erfahrung beinahe in Gänze gegen das unter dem Meer liegende Innerste der Sonne ab. Die ozeanische Dichte meines Daseins wurde von flüchtigen und unvermuteten Blitzen gestreift, von Ausläufern eines fernen Lichts durchquert, von den plötzlichen Aufwallungen einer tiefsitzenden Lava erhellt. Unter der dunklen und wogenden Masse der Gewässer strahlte noch der Ursprung wie der Schlund eines Vulkans, der niemals das intensive Purpurrot der Eruption vergessen hat. Trotz der Finsternisse, des Schrumpfens der Flamme, der langen Irrgänge in einem Sumpf von Aschen wurde das Vertrauen bewahrt und die Freude gerettet, durch die ich im undurchdringlichen Sein der Welt verwurzelt bleibe.

Das, was sich am Beginn des Lebens findet, überragt bei weitem die Abirrungen, durch die es sich schließlich selbst verschüttet, die Distanzen, die es sich anscheinend selbst verordnet, um zu sterben. Von dort kommt in uns der Antrieb zur Treue, eben dorthin verweist er – dass man nicht den leuchtenden Beginn verleugnet. Wer weiß das aber, wer sorgt sich darum? Der erinnerungslose Weg der Verachtung seiner selbst und der anderen scheint so häufig eingeschlagen zu werden. Wir aber, wir reisen in kleiner Gesellschaft. Das reicht aus, soll man glauben, um nicht stehen zu bleiben, allein und überflüssig, wie festgenagelt. Immer keimt und erweckt wieder ein Glanz, indem er von unten das lebendige Ganze meiner Seele in jeder wahren Stunde ihrer Vorherrschaft erhellt. Ein vom Grunde meines Seins kommendes Leuchten durchströmt gestern, heute, ohne Zweifel noch morgen beim geringsten Erwachen meines Bewusstseins, das zu sich kommt, wenn es die Morgenröte über den Bergen von Judäa wachsen sieht, meine sich vollendende und sich wieder neu formierende Existenz.

Diese ursprüngliche Klarheit, die von der Tiefe her die Gestalten und die Geschehnisse meiner Lebensreise erleuchtet, fühle ich mich von einem unbedenklichen Instinkt getragen, sie sogleich in meinen Handlungen und zerbrechlichen Worten zurückstrahlen zu

lassen. Das Auge, das Geschlecht und die Stimme verwirklichen sie zugleich in dem Gedanken, in der körperlichen Liebe, im umgrenzten Gedicht. Durch sie pflanzt sich ein praktisches Wissen fort, das aus meiner geheimsten Fiber geschöpft ist. Der sehr einfache Sinn dieser Verwandlung kann, wenn du dich wahrhaft darum bemühst, aus der Offenherzigkeit meines Ausdrucks herausgelesen werden. Ein praktisches Wissen der Gestaltung kommt aus dem primitiven Laboratorium meines Bewusstseins. Durch die überwundenen Brüche hindurch, den Geist und den Körper mithilfe des Wortes, das eine Form verleiht und befreit, regenerierend, ereignet sich ein neuer Beginn, diesmal voll bewusst – der authentische Beginn deiner Person – ,aus freien Stücken bejahte Rückwendung zur geläuterten Substanz. Auch für dich ist mein Auge, Entdecker des Feuers, zu einer Quelle der heilenden Wahrheit geworden: die Seele von aller Schuld gereinigt, mit dem Grund wieder vereinigt, der Verachtung deiner selbst endlich enthoben, hast du wieder den Einklang mit dir selbst wie auch mit der Welt erreicht, auf dem Niveau des unschuldigen Ursprungs, *in dir selbst* zum ersten Mal den glücklichen Inzest vollziehend, der deine Hochzeit mit den gestalteten Wesen des Raums ermöglicht, dem maßvollen Wirbel der Morgenvögel folgend.

*Noyau pulsant*⁴

Seul est vrai le lieu nu
arraché maintenant
au buisson sanglant de ma bouche.

Pour ériger mon cri de pierre
devant le sanctuaire
de la montagne incendiée
je dérobe à l'abîme une Terre qui danse.

Toi, mon fils, tu retrouveras un soir d'arrière-fête
le seuil engendré aujourd'hui dans ma gorge brûlée
si tu retournes, en riant, vers l'amont de cette parole
dans la ville d'été qu'illumine le visage des météores.

Forêts d'instant fleuris en chœur sur les collines
grappes d'éternité
soudainement mûries
au vagues de l'espace,
le temps danse immobile
dans l'intervalle obscur
d'un souffle au cœur où rient
mes syllabes de feu sur les toits chaulés de la ville.

⁴ *Ibid.*, p. 280-281.

Pulsierender Kern

Allein der ungeschützte Ort ist wahr
im Augenblick herausgerissen
aus dem blutenden Dornbusch meines Mundes.

Um meinen Schrei aus Stein aufsteigen zu lassen
vor dem Heiligtum
des brennenden Gebirges
entreiße ich dem Abgrund eine Erde, die tanzt.

Wiederfinden wirst Du, mein Sohn, eines Abends nach dem Fest
den heute in meiner wunden Kehle entstehenden Eingang
wenn du dich lachend zu diesem Wort emporschwingst
in der Sommer-Stadt, die das Gesicht der Meteore erleuchtet.

Wälder von Augenblicken, im Chor auf den Hügeln blühend
Trauben der Ewigkeit
plötzlich gereift
auf den Weinreben des Raumes,
 die Zeit tanzt bewegungslos
in dem dunklen Zwischenraum
eines Herzflimmerns
wo meine Feuersilben auf den Kalk-Dächern der Stadt lachen.

Noyaux pulsants⁵
soubresauts du désir –
feu et nuit sont la trace
qui charrie le torrent du cri enseveli.

Montagne rousse de Judée, immense ruche
où s'accomplit l'osmose !
Les alvéoles gonflés de miel
s'échangent dans le placenta sonore de la terre.

Mordue à pleine dents la géode lactée,
descellée et brisée – avec quelle terreur –
la sphère close de la caverne première :
comment
arracher les noyaux de quartz doré
où demeure l'antique lumière ?

Dîme de la nuit verte,
prémices nées de plus haut que le ciel :
dans un commencement
l'éclair tomba
nu sur les vagues du calcaire en fusion.
Les croissants de sel gemme
ont cuit sous haute pression
dans les fours rouges des collines de Jérusalem.

⁵ *Ibid.*, p. 281-282.

Pulsierende Kerne
Schockwellen der Sehnsucht –
Feuer und Nacht sind die Spur
die den Strom des erstickten Schreis mit sich führt.

Rotes Gebirge von Judäa, gewaltiger Bienenkorb
wo sich die Osmose vollendet!
Die von Honig gefüllten Waben
nehmen die Gestalt des Anderen an in der klingenden Plazenta der Erde.

Die milchige Geode mit bloßen Zähnen zerbissen
entsiegelt und zerbrochen – mit wieviel Schrecken –
die geschlossene Sphäre der ersten Höhle:
wie
die Kerne von goldenem Quarz herausreißen
wo sich das antike Licht befindet?

Die Zehnte der grünen Nacht,
Erstlinge höher als der Himmel geboren:
in einem Anfang
fiel der Blitz
nackt auf die schmelzflüssigen Wogen des Kalks.
Die Sichel von Steinsalz
wurden unter hohem Druck ausgeglüht
in den roten Öfen der Hügel von Jerusalem.

Ma langue est le couteau⁶
 qui dégage la stèle.
 Sur mes lèvres ouvertes
 gîte le vers luisant :
 le feu caché
 entre les dents
 je scie la face
 encore opaque
 de la présence
 – moi, le serviteur d'un surgir irrépressible :
 c'est un étalon noir,
 du plus loin de l'enfance
 il s'annonce en moi comme un hennir sans mesure,
 complice de la joie
 qui vient plus tôt
 que la figure.
 Mon haleine lui sculpte un visage précaire,
 couleur d'argile mûre
 que l'arc-en-ciel éclaire.
 Mais noire en vérité
 parut la grâce
 à l'origine.

⁶ *Ibid.*, p. 282-283. Dans le livre *Aux portes du labyrinthe*, on trouve une version du poème dans laquelle Vigée utilise le mot « diamant » au lieu de « couteau ». Voir : Claude Vigée, *Aux portes du labyrinthe*. Poèmes de passage 1939-1996. Paris, Flammarion, 1996, p. 195.

Meine Zunge ist das Messer
das die Stele zerlegt.
Auf meinen offenen Lippen
nistet der leuchtende Wurm:
das verborgene Feuer
zwischen den Zähnen
ich zersäge das Gesicht
noch undurchdringlich
der Gegenwart
– ich, der Diener einer unwiderstehlichen Vergegenwärtigung:
das ist ein schwarzer Hengst
von so weit her aus der Kindheit
er kündigt sich in mir an als ein unbändiges Wiehern
Komplize der Freude
die früher kommt
als die Gestalt.
Mein Atem formt ihr ein zerbrechliches Gesicht,
Farbe von reifem Ton
den der Regenbogen erhellt.
Aber schwarz in Wahrheit
 erschien die Gnade
 am Ursprung.

*Diaspora – Choral*⁷

Avec ferveur nous refusons
la simple et rieuse parole.
Entre nous, parler
c'est grimer,
farder la trahison,
orner de mots le meurtre.
Sceller, mais avec élégance,
dans un style châtié,
hautement personnel,
la livraison de l'homme
à l'ennemi de l'homme.

Dans l'égout nous puisons
une liqueur de mots pourris
dont la saveur subtile abolit la pensée.
Nous avons perdu l'habitude
de la parole nue
qui jaillit comme un feu entre les dents
sur la langue vivante.

Sous nos mains grasses mais gantées
d'embaumeurs diplômés,
lauréats couronnés
par un jury de croque-morts
dans la salle d'honneur de la morgue d'État,
s'épanouit au soleil
la beauté verte des cadavres.

Au cri originel font place
quelques échos mourants
noblement suspendus
à la voûte de nos palais,
ou les flûtes nasales du sarcasme.

Dans nos salles des pas perdus
la louange en fuyant
n'a laissé d'autre trace
ailée, entre deux méchants courants d'air, là-haut,
qu'un squelette de mouche morte
flottant au vent du soir
avec sa toile d'araignée.

L'espace utile étant réservé à la prose,
nous quêtions dans nos profondeurs

⁷ *Ibid.*, p. 288-290.

l'élément de la poésie.
Aussi notre ambroisie
est-elle fréquemment moisie.

La voix qui chante
et la voix qui commente
agonisent ensemble – orphelines du souffle – ,
sous leur cloche de verre
couverte de poussière :
enseignez, éteignez !

Bouchée dès la naissance
par la sciure de bois
du cercueil, qui d'abord
sert ici de berceau,
l'oreille en vain se tend et bâille
vers la lumière d'août,
devenue illisible.

Nous ne respirons pas
l'air du monde à venir :
sur nos lèvres pincées
par l'étau de la peur
vibrent parfois des notes
mesurées et prudentes.

Voile de lin amidonné
trop patiemment blanchi,
tissé, lissé, plissé,
notre discours n'est qu'un linceul
préparé dans l'éternité
pour le triomphe ultime
auquel rêve en secret
la précoce momie :
des obsèques officielles
avec un catafalque sur le quai
entre le Louvre et l'Académie.

Diaspora - Choral

Energisch sträuben wir uns
 gegen das einfache und muntere Wort.
 Unter uns, sprechen
 heißt zu schminken
 den Verrat zu beschönigen,
 den Mord mit Wörtern zu schmücken.
 Versiegeln, aber mit Eleganz,
 in einem gefeilten Stil,
 ganz persönlich,
 die Auslieferung des Menschen
 an den Feind des Menschen.

Aus dem Abwasser schöpfen wir
 einen Likör von verfaulten Wörtern,
 dessen feine Süße den Gedanken abtötet.
 Wir haben die Unbekümmertheit verloren
 für das nackte Wort
 das wie ein Feuer zwischen den Zähnen herausspringt
 auf die lebendige Zunge.

Unter unseren fetten, aber behandschuhten Händen
 von diplomierten Einbalsamierenden,
 ausgezeichneten Preisträgern
 durch eine Jury von Sargträgern
 im Ehrensaal des staatlichen Leichenschauhauses,
 entfaltet sich in der Sonne
 die grüne Schönheit der Kadaver.

Anstelle des ureigenen Schreis machen sich breit
 manche sterbende Echos
 vornehm schwebend
 im Gewölbe unseres Gaumens
 oder die nasalen Flöten des Sarkasmus.

In unseren Sälen der verlorenen Schritte
 hat das darin verdunstende Lob
 keine andere Spur hinterlassen
 gefiedert, zwischen zwei bösen Luftströmen, dort oben
 als das Skelett einer toten Fliege
 im Abendwind sich bewegend
 mit seinem Spinngewebe.

Während der nützliche Raum für unsere Prosa reserviert ist,
 suchen wir in unseren Tiefen
 das Element der Poesie.
 So ist unsere Ambrosia oft verschimmelt.

Die Stimme, die singt
und die Stimme, die kommentiert
siechen gemeinsam dahin – Waisen des Atems –,
unter ihrer Glasglocke
bedeckt mit Staub:
belehrt, löscht aus!

Zugestopft seit der Geburt
mit dem hölzernen Sägemehl
des Sargs, der vor allem
hier als Wiege dient,
das Ohr sperrt sich vergeblich auf und klafft
dem Licht des Augusts entgegen,
unlesbar geworden.

Wir atmen nicht mehr
die Luft der kommenden Welt:
auf unseren Lippen, verklemmt
durch den Schraubstock der Angst
vibrieren manchmal
gemessene und vorsichtige Noten.

Schleier von einem gestärkten Leinen,
allzu sorgfältig gebleicht,
gewebt, geglättet, gefaltet,
unsere Rede ist nichts weiter als ein Leichentuch
in der Ewigkeit vorbereitet
für den letzten Triumph
von dem insgeheim
die frühreife Mumie träumt:
offizielle Begräbnisfeiern
mit einem Katafalk auf dem Kai
zwischen dem Louvre und der Akademie.

Autrefois. Une nuit⁸
en Alsace, à quinze ans :
solitude et détresse.
Avec Bruno Walter
soudain tombant du ciel
– c'était, je m'en souviens, sur les petites ondes
de Paris Tour Eiffel –
dans un haut flamboiement d'anges, l'épiphanie
dans la fugue de la Jupiter-Sinfonie,
ses ailes de noirceur enflammant les nuées
quand l'oiseau tonnerre ouvre un œil germant d'éclairs
sur les serres que fend la fourche de la foudre !
Tard cette nuit, écoutant rire et souffrir mon Mozart,
je brûlai dans l'ultime été de son génie.
Mais pour une autre bouche et dans une autre année
la grappe de topaze a mûri sur la langue,
l'espace a enfanté sa neuve psalmodie :
hélice de feu sous la voûte
du seul palais incorruptible
où s'éveille le cri d'un homme extrême, qui
apparaît
et qui chante
pour rédimer le temps.

⁸ *Ibid.*, p. 293.

Ehemals. Eine Nacht
im Elsass, mit fünfzehn Jahren:
Einsamkeit und Niedergeschlagenheit.
Mit Bruno Walter
plötzlich vom Himmel fallend
– das war, ich erinnere mich daran, auf den kleinen Wellen
von Paris Tour Eiffel –
in einem überwältigenden Glanz der Engel, die Epiphanie
in der Fuge der Jupiter-Sinfonie,
ihre Flügel von Schwärze die Wolken entflammend
wenn der Donner Vogel ein Auge öffnet Blitze sprühend
auf die Steinmassive, welche die Gabel des Blitzschlags spaltet!
Später in dieser Nacht, meinen Mozart lachen und leiden hörend,
brannte ich im letzten Sommer von seinem Genie.
Aber für einen andren Mund und in einem anderen Jahr
ist die Traube von Topaz auf der Zunge gereift,
der Raum hat seine neue Psalmodie geboren:
Feuerwirbel unter dem Gewölbe
des einzigen unverwüstlichen Palais
wo der Schrei eines extremen Menschen erwacht, der
erscheint
und der singt
um die Zeit zu erlösen.

Un homme en Orient dit à l'homme d'Occident :⁹

« Depuis l'origine
toute l'eau s'est évaporée.
La fêlure est dans l'os. Dehors
sur la sphère aplatie et sèche de la terre
c'est un craquèlement d'argile désertique –
ruche d'abeilles mortes, engluées dans leur miel ;
la cire s'est muée en alluvions opaques,
croûte d'excréments perforée d'alvéoles scellés.
Monde des sourds-muets. Chacun, sans la parole,
est un juge effrayant pour l'autre, qui l'annule.
Un meurtrier se tapit derrière chaque fenêtre.
Ni pain, ni syllabes complices
à rompre en compagnie
face à la nuit qui croule, après la jeune pluie
sous la vendange des étoiles de l'automne...
Ici, rien à manger. Une moisson de ronces.
Plus rien à dire : un tison pour la paille !
Tous sont voués au feu. »

⁹ *Ibid.*, p. 293.

Ein Mann aus dem Orient sagt zu einem Mann aus dem Okzident:

« Von Beginn an
ist alles Wasser verdunstet.
Der Riss steckt im Knochen. Draußen
über der flachen und trockenen Sphäre der Erde
gibt es ein Knirschen des öden Tons –
Bienenkorb von toten Bienen, in ihrem Honig verklebt;
das Wachs hat sich in opake Waben verwandelt,
Rinde von Exkrementen durchlöchert von versiegelten Höhlungen.
Welt von Taubstummen. Jeder, wortlos,
ist ein für den anderen erschreckender Richter, der ihn verwirft.
Ein Mörder duckt sich hinter jedem Fenster.
Weder Brot noch kumpelhafte Silben
gemeinsam aufzubrechen
angesichts der Nacht, die zusammenbricht, nach dem frischen Regen
unter der Weinlese der Sterne des Herbstes...
Hier, nichts zu essen. Eine Dornenernte.
Nichts mehr zu sagen: ein Feuerbrand für den Stroh!
Alle sind dem Feuer überantwortet. »

Il n'y a jamais eu personne, en Amérique,¹⁰
sauf le rire dans la maison vide
aux corridors peuplés de courants d'air glacés :
cette hospitalité d'une voix blanche offerte,
toutes portes ouvertes
et verrouillées en même temps.
Nul ne peut séjourner
dans la grotte béante.
En l'absence du père
les enfants ont vendu leurs livres et leurs lits
bien avant les grandes vacances.
Impossible est ici l'émergence d'un cri.

¹⁰ *Ibid.*, p. 324.

Es hat keinen gegeben, in Amerika,
außer das Lachen im leeren Haus
mit Korridoren, von Luftzügen von eisiger Luft erfüllt:
diese Gastfreundschaft mit einer beflissen einladenden Stimme,
alle Türen geöffnet
und zugleich verriegelt.
Keiner kann verweilen
in der unermesslichen Höhle.
In Abwesenheit des Vaters
haben die Kinder ihre Bücher und ihre Betten verkauft
vor den großen Ferien.
Ausgeschlossen ist hier die Entstehung eines Schreis.

Dans la tour de Babel le souci règne en maître.¹¹
 Mais on y célèbre en public
 les obsèques de chaque brique
 cassée par accident
 avec hautes clameurs
 et des lamentations très bien organisées
 par les autorités civiles et religieuses :
oï va voï lanou, oï va voï lanou !¹²
 Mais quand un ouvrier choit de l'échafaudage
 on le balance nu à la voirie
 en guise de cérémonie.
 La tour au ventre énorme
 s'élève peu à peu sur l'amas des squelettes :
 c'est aux fondations que servent les défunts.
 Fonctionne et crève :
 telle est notre devise.
 Science et pouvoir sur terre ont pour unique objet
 l'infini : une immense charogne de pierre,
 à la fois matrice et momie, une ville sans hommes,
 métropole des morts
 enceinte dans ses murs qui montent jusqu'au ciel.

¹¹ *Ibid.*, p. 325-326.

¹² Malheur, malheur à nous !

Im Turm von Babel gibt die Sorge den Ton an.
 Man feiert dort aber in der Öffentlichkeit
 die Bestattung jeglichen Ziegelsteins
 zufälligerweise zerbrochen
 mit großem Getöse
 und sehr gut organisierten Klagen
 durch die amtlichen und religiösen Autoritäten:
*oï va voï, oï va voï lanou!*¹³
 Wenn aber ein Arbeiter vom Gerüst abstürzt
 bugsiert man ihn nackt zur Mülldeponie
 als Zeremonie.
 Der Turm mit einem gewaltigen Bauch
 erhebt sich nach und nach über den Haufen von Skeletten:
 das sind die Fundamente, wozu die Verstorbenen noch gut sind.
 Funktioniere und verrecke:
 Dies ist unsere Devise.
 Wissenschaft und Macht haben auf der Erde als einzigen Gegenstand
 die Unendlichkeit: ein riesiges Aas aus Stein,
 zugleich Gebärmutter und Mumie, eine Stadt ohne Menschen,
 Metropole der Toten
 eingeschlossen in ihren Mauern, die bis zum Himmel reichen.

¹³ Unglück, Unglück für uns !

Haut-Koenigsbourg ! debout¹⁴
 comme une conque creuse, insolite relique
 survivant à l'été,
 soleil de la forêt descendu dans la terre,
 les mains ensevelies parmi les arbres nus.
 Mais ton cœur de grès triste et roux
 resta cloué, béant, sur la crête enneigée
 où s'est figé le sang des bêtes forestières.

Nul ange, nul phénix tombé flambant du nid
 ne hante le château désert de la mémoire.
 À travers les vitraux tissant son fil de givre
 seule une étoile grise, aragne du brouillard,
 glisse avec lenteur sur la poussière des dalles,
 lorsque l'écho d'un feu perdu bas dans la nuit
 traverse de soupirs lourds comme des remords
 le silence trop nu qui voûte
 le ciel noir au-dessus des salles ;
« Je ne l'ai pas voulu ! »
 Dans la cheminée froide
 où le vent du soir tourne
 le roi vaincu délire encore
 aux enfers d'une histoire morte.

¹⁴ *Ibid.*, p. 329.

Hochkönigsburg! aufgerichtet
wie ein hohles Muschelhorn, ungewöhnliche Reliquie
den Sommer überlebend,
die Sonne vom Wald hinabgestiegen in die Erde,
die Hände unter den nackten Bäumen vergraben.
Dein Herz von grauem und rötlichem Sandstein
blieb aber genagelt, klaffend auf dem verschneiten Bergkamm
wo das Blut der Tiere des Waldes geronnen ist.

Kein Engel, kein flammend aus dem Nest gefallener Phönix
besucht das verlassene Schloss der Erinnerung.
Seinen Faden von Raureif quer über die Fenster spinnend
einzig ein grauer Stern, Nebelspinne,
gleitet langsam über den Staub der Steinplatten,
wenn das Echo eines ehemaligen Feuers tief in der Nacht
mit schweren Seufzern wie Gewissensbisse durchquert
die allzu tiefe Ruhe, die
den schwarzen Himmel oberhalb der Säle überwölbt;
« Ich habe das nicht gewollt! »
In dem kalten Kamin
 wo der Abendwind rumort
 zetert noch der besiegte König
 in der Unterwelt einer toten Geschichte.

*La pêche miraculeuse*¹⁵

Avec mon vieux filet
 raccommodé, troué,
fait de mots déchirés ,
 de rires et de cris,
j'ai lentement tiré
 un panier lourd de vie
– comme un enfant trouvé –
 hors du Nil de l'oubli.

¹⁵ *Ibid.*, p. 340.

Der wunderbare Fischzug

Mit meinem alten Netz
 geflickt und durchlöchert
von zerrissenen Wörtern gemacht
 von Lachen und Schreien
habe ich langsam herausgezogen
 einen Korb voll von Leben
– wie ein Findelkind –
 aus dem Nil des Vergessens.